

Les Echos

« *Onéguine* » : veillée Pouchkine au TGP de Saint-Denis

Philippe Chevilly / Chef de Service | Le 25/03 à 17:30, mis à jour le 26/03 à 06:36

Mise en scène avec ingéniosité et grâce par Jean Bellowini, contée par cinq jeunes comédiens ardents, l'œuvre phare de Pouchkine traduite par André Markowicz offre un beau voyage sonore et poétique. Quand le théâtre se rapproche au maximum du texte, en jouant la suggestion.

La neige, le vent d'été, les nuits d'ivresse, les bals, la campagne, Moscou... Rien n'est vraiment montré, tout est suggéré, susurré à l'oreille du spectateur «casqué», dans cet « *Onéguine* » traduit par André Markowicz et mis en scène par Jean Bellowini au TGP de Saint-Denis. Portés par une bande-son mêlant musiques et bruitages (signée Sébastien Trouvé), cinq jeunes comédiens incarnent, entre deux gradins serrés, le roman en vers (1821-1831) de Pouchkine. Pourvus d'un minuscule micro, affublés d'un casque audio tout comme le public, ils «content» plus qu'ils ne jouent, dans un décor de fortune - deux tables, un piano, des chandeliers, une lampe-lune suspendue. Parfois ils s'emparent d'un instrument (cuivre, violon). Tatiana, l'héroïne, égraine quelques notes au piano, puis déclenche un feu d'artifice ou une explosion de bouchons de champagne sur son clavier trafiqué.

La gestuelle est limitée: apparitions, disparitions millimétrées, dialogues échangés assis, debout, micro partagé, monologue déclamé, couché à même le sol. La représentation dédoublée, filtrée par l'usage du casque, prend l'allure d'un rêve, le livre laisse s'échapper ses fantômes. Et le spectacle se meut en une veillée poétique, où le texte est roi. Il a fallu vingt-huit ans à André Markowicz pour le traduire - transcrire les 5.523 vers de Pouchkine, restituer leur poésie dans la langue de Molière. Il est bon de les entendre sonner si clair, dans une version concentrée (plus de la moitié du poème). Et dans ce dispositif ingénieux et minimal qui peut voyager partout (écoles, gymnases...)

DRAME ET LÉGÈRETÉ

Il y a bien sûr du drame dans cette histoire d'amour manqué (Onéguine rejette froidement la sublime Tatiana pour comprendre trop tard qu'elle était la femme de sa vie) et d'amitié brisée (accusé par le poète Lensky d'avoir voulu ravir sa fiancée Olga, Onéguine le tue en duel), mais aussi beaucoup de grâce et de légèreté. Le mal noir qui ronge ces jeunes aristocrates est frangé d'or - ils s'enivrent de désespoir, mais avec allégresse.

Une seule femme est présente en scène, sa parole est rare: Mélodie-Amy Wallet porte avec une sobre élégance le flambeau de Tatiana, la femme idéale imaginée par l'écrivain. Avec un mélange de lyrisme et de naturel qui fait mouche, Clément Durand, Gêrôme Ferchaud et Matthieu Tune campent tour à tour Onéguine et Pouchkine, Antoine Raffalli est Lensky. Deux heures durant, dans un crépitement de sons et de musiques (Tchaïkovski revisité), ce quintette ardent parvient à donner forme à l'indicible, à l'invisible: un peu de cette âme russe, qui nous fait tant rêver.